

Rencontres avec Gombrowicz

par ERNESTO SABATO, trad. Michel Bibard, [Le Monde](#), 27 juillet 1979

Ernesto Sabato évoque, dix ans après la mort de l'écrivain polonais, son amitié avec celui-ci.

J'ai fait la connaissance de Witold dans un café de Buenos-Aires, vers 1939 ou 1940 je crois, puisque c'était à l'époque où j'étais encore à La Plata, où j'ai fait mes études. À cette époque, mon occupation principale était encore la physique, je faisais des travaux de recherche à l'institut de La Plata et j'enseignais la physique théorique aux étudiants de doctorat : théorie des quanta et relativité. C'était bien loin de mes futures activités littéraires. Mais en réalité, depuis mon adolescence, j'étais passionné de littérature et de peinture.

Dans cette ville universitaire de La Plata, nous avons inventé, mon ami Miguel Itzigsohn et moi, ce que nous appelions le "margotisme", une espèce d'humour absurde, délirant, mais en même temps sec et neutre. Un jour, en ouvrant la revue *Papeles* de Buenos-Aires, que dirigeait Adolfo de Obieta, je suis tombé sur un récit intitulé "Philidor doublé d'enfant", d'un certain Witold Gombrowicz, et j'ai découvert avec une profonde stupéfaction que le margotisme existait déjà et qu'il avait atteint les sommets du génie.

Un clown métaphysicien

J'avais à peine terminé ma lecture que je courais comme un fou chez Miguel pour lui montrer ma découverte : sa stupéfaction fut aussi grande que la mienne, son admiration de même. J'ai écrit aussitôt à Obieta pour lui demander qui était ce Polonais et il m'a répondu qu'il vivait à Buenos-Aires et qu'il serait très content de nous connaître. J'ai donc pris rendez-vous par Obieta, et ce fut notre première rencontre avec ce bizarre Polonais qui, mi-plaisant, mi-sérieux, se faisait appeler "comte" ; et qui tutoyait des gamins et se faisait tutoyer par eux, mais s'en tenait à un cérémonieux vouvoiement avec les adultes. Il m'a fait l'impression d'une espèce de clown métaphysicien, en prenant le mot clown dans son sens le plus élevé et le plus beau.

Ce jour-là, il y avait aussi les Cubains Piñera et Tomeu, qui faisaient partie de l'"équipe" qui aidait Witold à traduire son *Ferdy*, une équipe aussi farfelue que l'auteur, une espèce de confrérie littéraire et personnelle, avec son code et ses manies, confrérie au centre de laquelle régnait le comte ou pseudo-comte, avec son accent polonais, ses cigarettes qu'il fumait avec avidité, comme s'il voulait les avaler, plein de dédain envers les femmes, comiquement cérémonieux (comme certains personnages de son roman), brillant causeur, aimant à contredire, autoritaire et hautain.

Durant les longues années qu'il a passées à Buenos-Aires, nos rencontres ont été très curieuses et je ne peux pas dire que nous ayons été amis, au sens précis du mot : nos conversations étaient polémiques et presque violentes. Un jour, quand je me préparais à partir pour Varsovie, à l'occasion de la parution en polonais de mon premier roman, *le Tunnel* (1), nous sommes convenus de nous voir au café Querandi (il voulait me confier quelques lettres), et notre entrevue n'a rien eu d'agréable parce qu'il m'a accueilli avec de violents reproches : pourquoi est-ce que je signais des manifestes politiques au côté d'écrivains médiocres comme X... ? Je lui ai dit que le manifeste plaidait pour la liberté et que le reste m'importait peu. Il m'a répondu que cela révélait chez moi un manque d'orgueil et que je devais signer mes propres déclarations, et rien d'autre.

Mais il était ému malgré tout, parce que mon voyage en Pologne le rapprochait en quelque sorte de son pays, et nous nous sommes donné l'accolade en nous quittant. Je crois que c'était en 1964 parce que *le Tunnel* est sorti en 1963. Et une fois à Varsovie, où j'étais allé avec ma femme Mathilde, nous avons vu apparaître un jour Ivaskiewicz, énorme, tout juste sorti de l'hôpital, qui voulait me voir ; et plus tard Mrozek, qui avait l'air de chercher en moi, à travers moi, quelque souvenir marquant de Gombrowicz.

Mais, je le répète, malgré notre échange d'amabilités, je ne peux pas dire que nous fussions amis, parce que Witold mettait trop de barrières entre les gens et lui, peut-être par une curieuse timidité secrète ou par terreur d'avoir l'air sentimental. Plus tard, avec les années, j'ai compris qu'avec moi il avait dépassé tout ce curieux ensemble de problèmes. Et je l'ai compris quand il est parti pour l'Europe, pour s'y installer et (bien qu'il ne le sût pas) pour mourir dans un pays qui n'était ni sa patrie ni son Argentine regrettée.

Les sortilèges de Buenos-Aires

Ce n'est qu'alors, et par correspondance, que nous avons commencé à nous lier d'une amitié profonde. Et, dans une lettre de Berlin, il m'a écrit : "*Comme nos relations sont bizarres, Ernesto, tellement parfaites dans le domaine de la pensée et tellement insupportables sur le plan personnel...*", et je l'imaginai, avec émotion, disant cette phrase caractéristique avec son accent immuablement polonais, tout en suçant avidement sa cigarette. Mais c'était vrai : tous les deux nous étions secs dans nos relations personnelles, agressifs, étrangers à toute forme de sentimentalisme, et seule l'étendue de l'océan avait pu venir à bout de ce mélange de timidité émotive et de pudeur pour nous permettre de devenir véritablement des amis. Dans l'une de ces

lettres de Berlin - à une époque qui fut pour Witold celle de la maladie et de la solitude, - il m'a écrit ; *"Je crois qu'est venu le moment de nous tutoyer."*

C'est avec une joie profonde que j'ai lu ces mots, que - malgré l'émotion implicite qu'ils contenaient - j'imaginai prononcés théâtralement. Mais, à travers ces quelques mots, j'ai senti le poids de sa solitude dans un pays étranger, sa nostalgie de Buenos-Aires, son affection. Une des plus belles lettres que j'aie reçues à propos de *Sobre heroes y tumba* est celle qu'il m'a écrite de la clinique de Berlin où il se trouvait, et c'est, je crois, parce que ce roman lui faisait revivre intensément l'atmosphère, les problèmes, les habitudes, les amours, les sortilèges, de notre ville bien-aimée.

"Cessez de fréquenter certains bistrots..."

Il l'avait relu, enfermé dans sa clinique, et sa lettre est d'une émotion trop intense pour que je puisse la transcrire parce que j'attribue une bonne part de ses éloges à l'état dans lequel il se trouvait ; il l'avait lu, une première fois, quand il était encore à Buenos-Aires, dès sa parution, et il m'avait alors envoyé un petit mot fort drôle : *"Mon cher Ernesto, mes félicitations, c'est une œuvre aussi importante que séduisante, c'est un plaisir de vous trouver dans ce livre à votre véritable dimension et avec votre "génie" naturel. Et je suis sûr que, guidé par votre destin, vous cesserez enfin de fréquenter certains bistrots. Quelle tristesse que vous aimiez boire ce genre de piquette ! Pardonnez la sincérité d'un ami sur le plan spirituel."*

Nous ne nous sommes revus qu'à Vence, peu de temps avant sa mort. En quelle année ? Je ne m'en souviens plus... Son aspect m'a impressionné parce que la cortisone l'avait boursoufflé et qu'il n'était plus ce Polonais maigre que j'avais connu. Il m'a semblé mal en point et, naturellement, comme on fait toujours dans ces cas-là, je lui ai dit : *"Tu es en forme, Witold"*, ce à quoi il a répondu sèchement : *"Tu mens, je vais mal, très mal, et je trouve déplaisant que tu t'abaisse à ces mensonges, à ces lieux communs."* Nous nous sommes donc mis dès l'abord à nous disputer.

Je me rappelle notre longue discussion sur la politique, aussi absurde que toutes celles que nous avons eues sur ce thème. Il soutenait que le grand modèle, c'étaient les États-Unis, et il allait dans son exagération jusqu'à faire l'éloge des supermarchés et du Coca-Cola, tout ça, évidemment, pour scandaliser, pour épater le bourgeois (2).

Puis, tout a changé, le ton, les mots, les idées : tout est devenu grave, sérieux, modeste, affectueux. Nous avons parlé de nos travaux, il m'a critiqué pour ma tendance à publier peu. Mais quand je l'ai questionné sur ce qu'il avait en train et sur ce qu'il tenait le plus à faire, son ton est devenu particulièrement sérieux et, à voix très basse, il m'a dit : *"Ernesto, ce que je pourrais faire de plus important et que je ne ferai jamais - il est trop tard, - ce serait le récit de mon expérience poétique durant mes premières années à Buenos-Aires."*

Son ton, sa pudeur, m'ont fait penser qu'il se référait à son expérience homosexuelle. Avec toute la force de mon admiration, je l'ai engagé à l'écrire, à laisser tout le reste pour rendre compte de cette expérience qui, certainement, pouvait être une des meilleures choses qu'il laisserait dans sa vie.

Mais il m'écoutait, avec une expression de tristesse, sans cesser de faire non de la tête. J'ai compris que mes arguments ne changeraient rien à sa décision et que l'être sentimental, l'être d'une pudeur extrême qu'était Witold Gombrowicz, ne dirait jamais ce qu'il y avait peut-être eu de plus mystérieux et de plus profond dans son existence.

Combien de choses nous ont touchés, Mathilde et moi, durant cette rencontre dont je sentais qu'elle était la dernière ! Son souci de me trouver un lit dont je puisse sortir les pieds pour dormir, une manie qu'il me connaissait et qu'il respectait comiquement ; la nécessité d'un réveil pour que nous ne rations pas le train de Milan ; l'argent français qu'il a tenu à nous donner parce que c'était un dimanche et que les bureaux de change étaient fermés ; son insistance pour nous garder plus longtemps... Tout révélait la capacité d'amour et d'émotion qu'il cachait sous son abord rude et hautain. Et nous ne pouvons nous rappeler sans émotion, aujourd'hui encore, comment pendant ses derniers jours sa pensée ne cessait de le ramener à Buenos-Aires, vers nous, vers les amis laissés sur cette terre malheureuse et lointaine.

(1) Qui vient de paraître en français dans une nouvelle traduction, aux éditions du Seuil.

(2) En français dans le texte.